

*À partir des « Cent vues du mont Fuji»
d'Osamu Dazai*

du 13 au 22 octobre 2025.

Les textes sont mis en ligne par ordre chronologique de réception. Nota : ne sont intégrés au PDF collectif que les textes qui sont parvenus par mail (fichier joint docx, pages, odt), dans la période mentionnée, indépendamment des mises en ligne sur la plateforme WordPress.

ONT PARTICIPE

<i>Ugo Pandolfi Elbe</i>	3
<i>Perle Vallens L'île</i>	4
<i>Philippe Sahuc Cinq fois la borne à eau</i>	5
<i>Émilie Kah Trois vues du front de Garonne à Tonneins</i>	7
<i>Philippe Bianchon Codicille</i>	10
<i>Raymonde Interlegator Vues de l'esprit</i>	11
<i>Catherine Plée Cinq regards sur une ruine habitée</i>	16
<i>Christine Eschenbrenner au pied du mur</i>	20
<i>Jean-Luc Chovelon probabilités</i>	22
<i>Yaël Uzan # Maknine</i>	24
<i>Solange Vissac La peau du silence</i>	28
<i>Monika Espinasse Le Bunker</i>	30
<i>Caroline Diaz Un œil dans le couloir</i>	33
<i>Nathalie Holt Une dame de cuivre oxydé</i>	35
<i>Alexia Monrouzeau L'eau et les rêves, Gaston</i>	38
<i>Ève François O sole mio</i>	40
<i>Laurette Andersen De façades en terrasses</i>	42
<i>Olivia Scélo Le jardin habité</i>	45
<i>Noëlle Baillon Sépia</i>	46
<i>George Baron Vues et points de vue</i>	47

visible ou non

une île est mon Fuji

à l'aube d'Elbe

Une fois bien calé à l'arrière gauche du taxi, le policier se vit dans le rétroviseur central. Il s'observa un bref instant. A cinquante-six ans, Clément Rossetti avait toujours la gueule de son emploi : une tête de chien de chasse endurant, entêté, tenace et placide. Son profond regard noir délaissa le rétroviseur. Rossetti n'aimait pas les miroirs. Il changea de place et se blottit contre la portière droite du véhicule. En roulant vers le nord, sur la route du Cap corse, c'était la bonne place pour regarder la mer. Au large, devant Pietranera, un voilier naviguait au près du vent. Ses voiles étaient arrisées. Clément Rossetti pensa soudain qu'il était à quatre ans de sa retraite et qu'il y avait vraiment bien trop longtemps qu'il n'avait plus mis les pieds sur un voilier.

1. Peu de gens savent que l'île est plus grande que la ville en face, que son territoire est immense. Je peux en faire le tour à vélo, je n'en vois jamais la même chose. Ça me prend une bonne partie de l'après-midi. Une fois, je suis reparti de l'île à la nuit tombée. Elle m'a eu l'air encore plus grande, dévorée par l'obscur. Fantomatique.

2. Ici pour la chasse, les buissons regorgent encore de bestiaux, de lapins, de lièvres. On avance le nez par terre pour identifier les empreintes dans la glaise molle. L'île c'est ça, à ras du sol ou à hauteur de petit mammifère. Parfois le regard se lève vers les arbres pour identifier un rapace, autre chasseur, concurrent potentiel ou rabatteur. Les sangliers, on les a pistés depuis l'autre bout de l'île. Après c'est le chien qui les a reniflés.

3. L'île, ce sillon quotidien que je trace, qui me tisse depuis presque six ans, qui me constitue. À perte de vue, la végétation, les cultures, loin de mes racines paysannes charentaises mais ce paysage fluvial, ces plantes d'eau, ces espaces humides, sont évocations vertes d'enfance joyeuses à patauger dans les marécages.

4. A petite foulée, l'île. Je la parcours comme terrain d'entraînement. Je ne sais pas grand-chose de sa faune et de sa flore mais parlez-moi du sol. Une terre souple qui amortit parfaitement la course. Une terre douce sous les pieds et le vent qui accélère ma course.

La borne à eau est bordée d'une nervure, comme un bracelet qui luit dès qu'on l'éclabousse un peu. C'est rare de la voir briller ainsi le jour, elle est trop à l'ombre des maisons du bout de la rue Sainte-Hélène... Sainte-Hélène ! Qu'est-ce qu'elle a bien pu faire de sa vie, celle-là ? Moi, j'aime bien venir la nuit, il y a toujours des lumières qui passent et ça lui fait des éclats, à la borne ! Oh, j'aimerais bien un bracelet comme ça mais il ne faut pas trop que je compte sur Ernest pour me l'offrir...

C'est bien rond, une borne à eau, ça donne envie de la caresser. En plus, celle de la rue Sainte-Hélène n'est pas trop écaillée encore, on peut s'y frotter agréablement. Et puis, elle est à la bonne hauteur, même si Berthe est un peu petite pour elle... En tout cas, elle, elle était prête à y venir avec moi, je suis assez fier de ça. La borne, c'est mon monument à moi. Les autres, ils ont des monuments aux morts, moi j'ai un monument de vie !

Dire qu'à certains moments, il y en a qui y passent des heures entières, à la borne à eau, obligés de se serrer les pieds contre la bordure de pavés qui canalise l'eau qui sort. C'est qu'il y a de la pente en bas de la rue Sainte-Hélène ! Je m'y arrête parfois, juste pour le plaisir, en rentrant de la trésorerie. A certaines saisons, le soir, le soleil y arrive pile et alors elle change de couleur, la borne à eau, elle n'est plus verdâtre comme d'habitude, elle prend une couleur brun-doré. Il arrive alors que des enfants viennent jouer et fassent jaillir de l'eau. Elle me fait penser au petit palmier qui pousse au jardin, un palmier qui oserait pousser en pleine rue...

Ils devraient les faire plus hautes, les bornes à eau ! A mon âge, c'est dur de se pencher pour actionner la petite manivelle du dessus. Mais c'est tellement agréable de la tripoter, elle est ronde et douce, la petite manivelle du dessus. Quand on se penche, on n'est pas sûr qu'elle va se laisser faire, il faut trouver le coup de la tourner d'un mouvement bien rond. Parfois ça résiste, il faut même changer la position de ses jambes pour avoir plus de force. Mais parfois, tout d'un coup ça vient et on entend l'eau qui chante en jaillissant !

Ah, la corvée de la borne à eau ! C'est toujours à moi de m'y coller quand les derniers clients sont partis ! Ah, cette colonne plate, avec deux rainures verticales de chaque côté qui ne me servent à rien puisque ma petite citerne est ronde... forcément, pour qu'elle puisse se tenir sur l'arceau au-dessus de l'évier où je dois laver tous les verres du café. Alors, pour la remplir, je m'efforce de la caler contre la borne plate avec mes genoux, jusqu'à avoir mal jusqu'aux hanches et je rêve alors d'une borne à eau féminine, qu'on aurait imaginée comme un corps de femme, incurvé et prêt à accueillir ma malheureuse citerne, sans qu'il y ait besoin de la caler en force...

Il faut bien connaître le coin pour découvrir la meilleure vue d'ensemble du front de Garonne à Tonneins, cinquième ville du Lot et Garonne. C'est le cas de trois des personnages de notre histoire, qui pour des raisons différentes, dont nous ne vous dirons rien ici pour ne pas « divulguer » l'intrigue, franchiront, tour à tour, le pont construit sur le fleuve, au début du XXème siècle, pour chercher du réconfort dans l'admiration de la ville. Qu'il vous suffise de savoir que le confinement de la Covid 19 vient d'être levé et que chacun reprend ses habitudes de promenade.

La première personne est un homme, la « septentaine » fringante, l'œil clair, la moustache au vent, car il circule à moto. Il quitte la rive droite de Garonne. Ici, on ne dit pas « la Garonne » mais tout simplement « Garonne », non par familiarité mais plutôt par respect, comme il arrive qu'on appelle une grande dame par son petit nom. Le pont franchi, il prend à gauche. Quelques centaines de mètres à travers champs (il n'y a pas de bâtiment sur la rive gauche), une petite descente vers la grève et la ville ancienne apparaît dans toute sa majesté. Elle est juchée sur une terrasse naturelle, maintenue en surplomb de l'eau par d'imposants murs de soutènement. Ses maisons alignées, de façon continue, dominent le fleuve de vingt mètres environ. Des rampes et des escaliers permettent d'accéder au quai qui longe l'ensemble sur plus d'un kilomètre. C'est justement le quai, ce qu'il reste du port, la vieille maison du passeur, qu'il ne voit pas mais dont il connaît la présence, qui entraînent les pensées du promeneur et provoquent sa mélancolie. Il sait tout du prestigieux passé de navigation fluviale et de ses dangers à Tonneins. Le passage difficile se situait aux Roches de Reculay, en amont, sur sa droite. Il y eut à cet endroit plus d'un naufrage. Il repense à la vie de Martin, rapportée dans un opuscule de famille. « Moi, c'est Martin, je suis marin, marénié quoi ! Comme tous les « gens de rivière », depuis que j'ai fait quatorze ans, je vis de la batellerie. Au début — j'aime pas trop m'en rappeler de ce temps là —, je trimardais comme tireur de corde sur Garonne. Mon collier en bandoulière, je me louais à la foire d'embauche

du Mas d'Agenais. C'était une vie de chien ! Le chemin de halage n'était pas toujours contre la rivière, alors, quand l'angle de tire devenait très grand, on en bavait ! Parfois on préférerait descendre sur le gravier, les pieds s'enfonçaient... Quand la rivière débordait, il fallait tirer dans l'eau... Sans compter les bacs qu'il fallait prendre, si le chemin changeait de rive. Le soir, j'étais harassé, je m'écroulais sur la paille d'une écurie d'auberge avec mes compagnons, les bœufs et les chevaux. »

Le deuxième personnage est une femme, encore dans la jeunesse. Elle vient de fêter ses quarante ans. Arrivée à bicyclette, elle s'est assise dans l'herbe, face au front de Garonne. L'air est doux et la lumière du soleil couchant dore la ville. Ce qu'elle cherche des yeux et trouve aussitôt, c'est ce qui subsiste de l'ancienne Manufacture Royale des Tabacs, construite au début du XVIII^e siècle, le corps de bâtiment principal. Bâtie le long du fleuve, elle produisait de la poudre à priser, du scaferlati (tabac coupé en fines lanières), des cordes à mâcher et des carottes à râper. Depuis le XVI^e siècle, on cultivait beaucoup le tabac dans la plaine alluviale fertile du Tonneinquois et la navigation fluviale permettait le transport de la production. La renommée du tabac de Tonneins fut telle qu'en 1866, une grosse manufacture fut créée. Située près de la gare, on ne voit pas la Manu depuis les rives de Garonne. Elle prospéra, puis déclina. En 2001, la SEITA (Société d'Exploitation Industrielle des Tabacs et des Allumettes) de Tonneins ferma définitivement. Au plus fort de son exploitation, elle employa jusqu'à mille deux cents ouvriers à la fabrication de Gauloises et de Gitanes. La jeune femme fouille dans sa poche et allume une cigarette. Des larmes douloureuses coulent sur ses joues.

La troisième personne à hanter ces lieux est une femme. Quel âge lui donner ? Environ soixante-dix ans. Elle a laissé prudemment sa voiture un peu plus haut et s'est aidée d'une canne pour descendre jusqu'à la rive. Il fait un temps d'artilleur, raison pour laquelle elle a décidé que c'était le jour ou jamais de venir à cet endroit. À peine a-t-elle trouvé un espace confortable pour ses pieds qu'elle se saisit des jumelles qu'elle porte autour du cou et les braque exactement en face d'elle. Elle cherche et trouve la Place Jean Jaurès et son kiosque à musique qui surplombe les quais. C'est de là que l'on a la vue la plus magistrale sur Garonne, large et puissante, et sa plaine alluviale

fertile. C'est aussi la meilleure place pour admirer le feu d'artifice du 14 juillet. Son visage est impassible, mais derrière son masque de statue, on sent une multitude de questions et une grande tristesse.

On a posé une cellule blanche sous un halogène, deux braseros, un boîtier de carte qui bippe, et l'on a attendu. Rien de plus. Le reste vient tout seul, par récurrence et par micro-accidents, quand la graisse retombe, que la flamme hésite, que le terminal gèle neuf secondes. Le dispositif est simple, presque scolaire : un lieu fixe, des vues numérotées, des voix qui passent, reviennent, parfois s'ignorent. Les objets parlent comme tout le monde, le réverbère avec ses chiffres, la bouteille de gaz avec sa pression, la chaise avec sa jointure, la saucisse avec son bruit de peau. Les humains font pareil, mais avec d'autres tics : celui qui surveille, celle qui sert, l'habitué qui compte, l'affamé qui exagère, le téléphone qui remplit les blancs. L'horloge donne l'allure générale, XX h 00, XX h 22, comme un métronome peu contrariant. Il n'y a pas d'intrigue ici, seulement des délais, des files, de petites pannes, des reprises, cette musique de place qui s'écrit sans personne au pupitre. L'auteur s'écarte, regarde la lumière tenir le cadre et laisse le texte s'organiser selon la patience des choses. Si quelque chose ressemble à une histoire, ce ne sera que fortuit, la somme des écarts minimes, la manière dont chaque voix déplace d'un cran le même décor. Le camion reste, le reste bouge.

[là lire ici sur le site](#)

Le violoniste

Je touche les cordes et le bois tremble sous mes doigts, et la pièce résonne à son tour.

Les murs, les recoins, le plancher, tout se teinte de micro-mouvements perceptibles.

Le chien, une statue, celui qui ne bouge pas semble plier l'espace autour de lui sans le savoir, les fleurs ondulent sous un courant que je ne contrôle pas,.

Chaque note s'étire dans l'ombre, se répercute contre les surfaces et se replie avant d'atteindre le sol.

Je ne joue pas pour eux, je joue pour la matière elle-même, pour les reliefs et les interstices, pour ce qui échappe à toute désignation.

Et lorsque mes doigts cessent, le silence continue de vibrer doucement, le lieu retient la mélodie.

La porteuse de fleurs

L'air est lourd ici, il retient chaque parfum, le garde contre lui, comme une peau qui ne veut pas se laisser traverser.

Quand j'entre, le silence se ferme autour de moi, il plie un instant, puis reprend sa forme, exactement. Je dépose les fleurs sur la table, et aussitôt le lieu se déplace.

Le bois change de couleur, l'ombre recule d'un pas, la lumière cherche une autre issue.

Les pétales se reflètent sur les vitres, le dehors voudrait-il entrer ? Le violoniste a cessé de jouer ; il me regarde sans me voir.

Le son qu'il n'a pas joué continue pourtant de vibrer, suspendu dans le coin de la pièce. Et celui qui ne fait rien, celui qui reste, je le sens derrière moi.

Son immobilité attire la lumière ; c'est à cause de lui que tout
tient encore. Les fleurs ne disent rien.

Elles s'ouvrent lentement, comme si le temps ici devait être
respiré avant d'être vécu.

L'odeur monte, se mêle à la poussière, et je comprends que le
lieu n'attend pas qu'on le regarde il attend qu'on s'y
perde. Le chien suit mes gestes, il sait avant moi
où je poserai la main.

Je sens son écho, il porte quelque chose du lieu, une mémoire
sans mots.

Le chien

L'air en risées.

Je le sens avant de l'entendre.

Chaque pas, expiration, froissement fait bouger la poussière
invisible.

Le lieu respire sous mes pattes, il parle bas, dans une langue de
chaleur et d'harmonies. La femme entre avec les fleurs
— le parfum est tranchant, nouveau, il fend la pièce comme une
lame douce.

Le son du violon s'y glisse encore, ténu, presque fini, mais je le
sens dans le sol. Celui qui ne bouge pas déplace tout
sans rien faire.

Son calme est un poids : il tire le silence à lui, il retient la
lueur. Parfois, j'entends un pas qui
n'existe pas.

Une présence derrière la porte, ou plus loin encore, là où le lieu
s'ouvre sur le dehors. Le bois, la pierre, le tissu, tout a
une odeur précise.

Ensemble, elles forment un cercle qui m'enferme et me
rassure. Je garde la tête basse.

Si je levais les yeux, je verrais ce que les autres ne peuvent voir :
la trace d'un souffle sur la vitre, un mouvement qui ne
commence ni ne finit. Alors je reste.

J'attends.

J'écoute le lieu battre doucement sous mes pattes.
C'est lui qui veille, pas moi.

L'accordéoniste

Je pose mes mains sur les touches, la pièce se tend et se relâche
avec chaque note.

Les murs vibrent, chaque son dessine un chemin invisible que
personne ne suit. Le bois craque sous mes pas, les
panneaux réfléchissent des harmoniques que je ne joue pas.

Un éclat parcourt les cordes métalliques, un pinceau timide
colorant mes gestes. Le chien dort, ou peut-être capte-
t-il les micro-ondes que je fais danser ? Je n'essaie pas de savoir.

Les fleurs tremblent à peine, comme si elles craignaient le
moindre mouvement.

Celui qui reste assis se fond dans le silence ; il ne participe pas,
mais son immobilité se mêle aux
vibrations. Je joue pour les angles, pour les
espaces vides qui retiennent tout, ce qui sans paroles se devine
et ne se voit pas. Chaque note s'éteint
avant que je puisse la saisir.

Rien à comprendre, rien à retenir. Juste le mouvement du son et
des résonances, le lieu qui dialogue avec moi, que je sens et qui
m'atteint sans que je puisse le nommer.

L'absente

Je marche dans le mur.

Il cède comme un drap humide. De l'autre côté, tout est plus lent,
tout respire à l'envers.

La table flotte, immense, un radeau de bois dans un air sans
air. Je les vois — ou plutôt, ils me
traversent.

L'homme assis pèse plus lourd que la pièce. Sa patience tord le
temps.

Le chien garde l'éclat dans sa gueule close. Il sait. Il m'a sentie passer. Le violoniste bouge les doigts sur des cordes qui n'existent pas ici : elles sont devenues lignes d'eau, et le son y dort, replié.

La femme aux fleurs a laissé tomber une tige : elle pousse lentement vers le plafond. Je ne sais plus si je suis dedans ou dehors.

Le lieu m'absorbe, me redonne, m'efface. Il écrit avec moi des phrases que je ne lis pas. Parfois, une vitre respire.

Alors je crois voir ma propre main, posée sur l'air, ouverte. Je n'ai pas de nom ici.

Je suis ce qui passe entre eux, ce qui relie le son au parfum, le geste à l'attente. Et lorsque le silence devient trop clair, je disparaissais un peu plus — dans la lumière du bois, dans l'halètement du chien, dans le tremblement du lieu.

La cycliste

Je m'appuie sur le guidon, les freins grincent doucement, la roue caresse le sol de la pièce.

La porte est entr'ouverte et je ne sais plus si le vent est dedans ou dehors. Le violoniste plie ses doigts sur le bois comme si je pouvais couper les cordes en deux, mais je ne touche rien, je ne touche personne.

Le chien lève la tête, le temps se fige à l'instant où ma présence s'infiltré dans la pièce. La femme aux fleurs recule d'un pas, comme pour que je trouve ma place, mais aucune place n'est libre, et pourtant le sol me fige. Le silence pulse sous mes pédales immobiles, je sens les contours, le plafond, les vitres ; tout se dilate quand je me tiens là. La lumière tombe et glisse sur ma veste, elle me traverse, elle m'écrit sur le dos des yeux du monde.

Celui qui ne bouge pas me fixe à travers l'air, et je sais que je ne comprends pas encore ce qu'il retient. Je respire avec le lieu. Les murs battent comme des poumons, la poussière danse entre mes roues et mes mains.

Chaque mouvement fait un son que je n'entends pas mais que je sais vivant. Et je reste là, suspendue, sur le seuil, entre dehors et dedans, entre eux et moi, entre ce qui s'écrit et ce qui attend de l'être.

Le lieu

Je ne bouge pas, et pourtant tout s'agite en moi.

Les pieds qui frappent, les doigts qui effleurent, les roues qui frôlent le sol, tout laisse une trace que je retiens.

La lumière descend et glisse sur chaque surface, elle se fige un instant sur le bois, les vitres, les cordes, puis poursuit sa route.

Les fleurs déposées s'inclinent, elles modifient l'équilibre de l'air, mais rien ne tombe. Les corps parlent sans mots, leurs gestes dessinent des lignes que je garde intactes gravées dans mes murs.

Le violon, l'accordéon, les pas, les mouvements du chien et de la cycliste composent un rythme que je connais depuis toujours. Les coins, les plafonds, les sols, tout participe.

Je vois et j'entends sans dire, je rassemble et je retiens sans choisir

Les présences viennent, elles repartent, elles glissent sur moi comme l'eau sur la pierre. Rien n'explique rien.

Tout est là, disponible, patient, attentif, prêt à accueillir encore ce qui s'avance, ce qui reste, ce qui n'a pas de nom.

Je suis le lieu, et rien ne m'échappe.

L'assistante sociale

La porte grillagée se frotte au sol, elle tient comme elle peut, on longe la cour fermée par un autre grillage où l'herbe ne pousse pas, il y aurait de quoi faire un potager, mais tout l'espace est consacré aux poules et aux canards dont l'odeur de fiente attaque le nez. Je ferme la bouche, j'ai toujours préféré que la peste me rentre par le nez plutôt que par la bouche, comme si je la mangeais, il y a un petit réduit qui leur sert de buanderie et puis la cuisine, derrière la cuisine la chambre du grand-père, autre peste, sa fenêtre est bouchée par des cages aux oiseaux qu'il a attrapés, des hirondelles des moineaux des pigeons des grives y végètent dans leur puanteur. La cuisine est assez vaste pour une cuisinière à bois, une grande table couverte de toile cirée et un gros buffet Henri II qui sert de vaisselier et de réserve. C'est spartiate, mais en gros, c'est propre. Ils sont huit à dîner là-dedans on se demande comment, souvent onze l'aînée mariée y vient avec son bébé, et une cousine y fait office de nourrice. La troisième porte ouvre sur une immense grange en terre battue à l'odeur caractéristique, elle abrite un renard qui survit ici dans le noir, attaché par une chaîne, dans la cour une autre chaîne maintient en place un chien qui ne verra jamais autre chose que ce qu'il voit, une échelle de meunier mène au grenier inhabité, le toit est crevé, les poutres de la charpente s'inclinent vers le plancher, la pluie traverse et inonde régulièrement la grange que tout ce petit monde traverse pour aller se coucher, la maison est grande, manque l'argent pour la réparer. La porte du fond ouvre sur la chambre, ou plutôt le dortoir, la mère y a une alcôve, avec un petit lit et une machine à coudre, les autres lits s'alignent les uns contre les autres, les deux dernières partagent le leur. Il y a aussi un lit à barreaux pour le bébé de la grande et dans un coin, le lit pliant sert à la cousine qui ne dort pas toujours ici, et pourquoi pas pour une des petites ? « Elles veulent pas », voilà ce qu'elle me répond. Les grands frères dorment donc avec leurs sœurs. Ça hurle beaucoup et ça jure pas mal. La mère fait ce qu'elle peut, elle est brute autant que la vie l'a brutalisée. Les jouets des enfants sont

en haut d'une armoire, on ne les descend jamais, « ça pourrait les abîmer ». J'ai beau dire, rien ne change, cette femme est têtue comme un âne. D'ailleurs la chambre-dortoir est généralement vide sauf quand la mère y coud à la machine, mais pour les gamins l'accès est défendu en journée « sinon, ils salopent tout ». Donc leur espace de jeu est effectivement le village qui s'en plaint, car les petits peuvent être agressifs, les grands moins.

La petite voisine

Quand je vais chez Coco et Titi, je me pince le nez puis je m'habitue, on se retrouve dans la cuisine, elles ouvrent le grand buffet pour prendre le pain et le chocolat, puis le beurre du garde-manger, Marcelle me fait une tartine à moi aussi, j'ai pas droit au chocolat, mais je le dis pas parce que j'adore ça, chez moi le goûter c'est du thé avec des petits-beurre j'aime moins. Quand la porte du grand-père est ouverte, on voit ses cages à oiseaux, pas des canaris comme chez ma tante, des moineaux, des hirondelles, c'est triste. Le grand-père est pas très gentil, mais quand il est saoul, ils leur donnent 1 franc pour des bonbons. On va dans la grange observer le renard, c'est moi qui demande, je n'ai jamais vu de renard en vrai, même si je sais, moi, que Renart c'était un nom propre, la maîtresse l'a expliqué. Parfois j'arrive à voir ses yeux qui brillent comme des miroirs minuscules dans le noir. La grange est immense, elle sert à rien qu'à mettre des vieux trucs, et comme on y voit rien, ils restent là, la chambre est grande aussi, mais pleine de lits, et dans le coin de la mère, il y a une machine à coudre avec une grande pédale en fer, on s'amuse avec quand elle n'est pas là. Toutes les poupées que je leur ai données sont en haut de l'armoire, c'est triste, j'ai rien dit, elles courent de lit en lit comme des folles, c'est marrant. Mais si la mère arrive qu'est-ce qu'on prend, enfin pas moi, Coco et Titi surtout. À moi, elle demande juste de les emmener ailleurs.

La fille de la maison (une des...)

C'est chez nous, Coco et moi on s'amuse bien dans le poulailler au fond de la cour, tu vois on y a de la vieille vaisselle, on peut faire la dînette, les canards sont nos invités coin coin coin, c'est un peu bête les canards mais j'aime pas les manger parce que je les connais. À quatre heures, Coco et moi, on prend notre goûter

c'est le meilleur moment de la journée une tranche du gros pain tout mou, Marcelle y met du beurre bien épais et clac une barre de choco à croquer, quand y a pas de choco, elle coupe un bout de brie, j'aime moins. On va donner à manger au renard dans la vieille cuvette, il se cache quand on arrive et puis au chien qui tire sur sa chaîne pour faire un câlin. Et puis on va manger notre goûter dans la chambre maman dit que ça met des miettes qu'elle devra encore balayer, mais nous on regarde nos poupées là-haut, on discute avec elles, maman nous promet une volée si on reste dans ses pattes, on retourne vite à la grange, on entend le bruit de la chaîne du renard qui se cache, on voit ses yeux briller dans le noir, on monte manger notre tartine au grenier, on regarde le ciel et les nuages qui font la course dans le trou du toit. On est chez nous, et chez nous c'est plein de bons coins...

La mère

Je lui ai dit à l'assistante sociale, plutôt que de m'emmerder sur la maison, que les filles devraient avoir une chambre à elles et les garçons une autre, et les grandes séparées des petites pour pas leur donner des idées, pour sûr, qu'elle me le donne le pognon pour réparer le toit et des chambres, j'en aurai quatre au moins, encore qu'il faudrait mettre du chauffage, nous on se tient chaud à dormir ensemble quand le poêle tousse. J'aime bien les entendre dormir, eux tous... Pas de coin pour jouer ? Z'ont tout le village pour ça pendant que je trime pour la ferme et les travaux de couture le soir, et de ces sept mômes, leur père s'en bat l'œil ! Il préfère sa pute, et celle-là, je lui souhaite bien du bonheur, alors on tire le diable par la queue, encore heureux qu'on ait la volaille, et la grande qui ramène un bout de son salaire de l'usine et le grand l'année prochaine si tout va bien, mais de toit y'en aura toujours pas, je fais ce que je peux, même le tissu des rideaux qu'il faudrait, j'ai pas de quoi pour... là, elle m'a dit que du tissu elle pourrait m'en trouver, mais pour le toit, peau de balle.

Le voisin parisien

Non, mais cette ruine juste en face de chez moi, vous avez vu le toit, ça fait cinq ans que c'est comme ça, un week-end, on arrive et on voit le toit effondré. Et la cour non, mais jetez un œil sur la

cour, c'est un poème, tous les rebus dans lesquels pataugent les canards et les poules, ils sont toute une tripotée et y'en a pas un pour ramasser les vieux chiffons, les cuvettes percées et les vieux pneus, les meubles cassés, tout ça trempe dans les fientes. Quand on voit le nez fleuri du grand-père passer devant nos fenêtres on se fait une idée, et la gosse qui s'est entichée des deux crasseuses de la tribu, toujours enchifrenées, avec leurs mêmes robes en nylon tachées, elle a vraiment le chic pour nouer les bonnes amitiés ma fille, en plus elle a deux fois leur âge à ces gamines et la savoir qui traîne dans cette crasse, ça ne m'emballe pas. La mère est venue une fois, elle avait de problèmes avec la CAF, ma gourde de fille lui a dit que j'y avais bossé, ça m'emmerde de rentrer dans la vie de gens, je ne suis pas venu ici pour ça, mais bon je l'ai fait, elle est dans une misère noire, cette pauvre femme... Je ne suis pas rentrée dans sa bicoque, d'ailleurs elle ne m'a pas proposée elle est venue ici avec tous ses papelards, ma fille dit que c'est très mignon là-dedans... j'en doute. En tout cas le panorama n'est pas réjouissant...

Mur latéral de la maison. Haute paroi. Avant, on entrait par la petite porte, en contre-bas. Mais c'était risqué. Un trottoir un peu maigre et les voitures tentées d'aller trop vite en prenant la pente contre le mur d'enceinte, bref l'accès initial a été déplacé. Maintenant on entre par le haut mais le résultat est le même : on est vite au contact du côté ouest de la grande maison, celui qu'il faut contourner pour trouver l'accueil, alors qu'avant on passait par l'autre porte, donnant sur l'escalier central qui mène au bureau mythique du premier étage. Halte devant le grand mur latéral rafraîchi par un crépi moderne, adapté. Une sorte de rose pâle qui fait penser aux façades des maisons avoisinantes. Le dallage de l'allée longeant le mur est abîmé. Fissures, morceaux manquants. Les réparations traînent. Quand les enfants courent ou font rouler leurs trottinettes là-dessus, les chutes ne sont pas rares. Du laisser-aller sous les pieds des visiteurs. Au rez-de-chaussée, deux fenêtres : chef de service et psychologue.

La fenêtre du premier a été changée, depuis le temps. Double vitrage, cadre PVC. Il y a les récits qui font partie de ce qu'on voit : c'est bien contre cette fenêtre que les enfants d'avant ont envoyé de l'extérieur une volée de cailloux pour dire leur révolte au sortir de l'impensable. La cave aux archives permettant de rechercher les traces de ce qui a eu lieu donne sur la rue.

Arrêt sur image, film en cours de visionnage. Directrice d'hier saisie au moment où elle allonge le pas en longeant le mur de la Maison collective. Elle a la coiffure des femmes années 50, la robe aussi —accessoires des lendemains qui soi-disant chantaient. Visage tourné vers la caméra et mur latéral en arrière-plan, avec au-dessus de la tête non pas l'épée de Damoclès mais la fameuse fenêtre caillassée, à l'appui de son pas et de sa démarche. En noir et blanc. Le film se poursuit. Mur toujours longé aujourd'hui.

On ne sait pas si c'est de l'encre ou de la peinture qu'ils ont balancée récemment depuis la fenêtre du premier. On voit une grosse tache noire sur le bas du mur. Elle empiète sur le vieux dallage. Nettoyer, effacer, réparer prend du temps. Les

entreprises sont débordées ou fermées. La tache interpelle. Le karcher a été essayé.

L'arbre planté il y a trente ans à quelques mètres du flanc crépi a tellement grandi que ses branches touchent le mur la maison. Si celle-ci était une prison, les prisonniers pourraient facilement s'évader en s'accrochant à une branche. C'est un bel arbre-hommage avec une petite plaque clouée dans l'écorce. Un nom, une date, gravés sur la plaque. Des enfants enlacent le tronc, regardent avec les doigts. L'arbre en fleur embaume. Le problème, c'est les racines. Par en dessous, elles risquent de déstabiliser tout l'édifice. D'autant qu'il n'y a pas de fondations, même si, depuis le temps, la bâtisse a fait ses preuves. Du solide malgré tout. A en croire le mur latéral. Mais le dallage est fragilisé par le soulèvement.

Grand pan de mur. Un pas de côté. Pan de mémoire. Longé pour entrer, ou pour sortir. Jouant le rôle de toile de fond quand la structure gonflable est installée non loin de lui juste avant l'été, pour l'opération portes ouvertes. Les enfants glissent en riant sur le grand tobogan pneumatique. Un adolescent, penché à la fenêtre du premier, balance sur les petits qui jouent en bas des litres et des litres d'eau. Vite évaporée.

Il est très probable que celui-ci qui dort sur un banc dans un coin ombragé n'ait à ce moment très précis qu'une idée très incomplète de la place Saint-Sulpice qui s'offrirait à lui s'il avait les yeux ouverts bien que l'image qui s'imprimerait alors sur la surface de ses rétines aurait dans ce cas un angle de rotation de quatre-vingt-dix degrés par rapport à la réalité puisqu'il est couché mais mis à part ce petit problème qu'il pourrait résoudre en relevant simplement la tête il y a de fortes chances qu'il ne puisse décrire à cet instant en gardant les yeux fermés les détails architecturaux du clocher dont il profite pourtant de l'ombre ni la qualité du dallage du parvis ni prendre conscience de l'homme de l'autre côté de la place qui s'agite avec son téléphone collé sur l'oreille ni même ceux qui passent près de lui et qui sont surpris de le découvrir craignant qu'il soit mort alors qu'il cuve plus simplement le mauvais vin qui l'oblige à demeurer allongé avec les yeux fermés.

Il est très probable que cet autre assis près de l'arrêt de bus épiait tout ce qui se passe sur cette place Saint-Sulpice pour ensuite le reporter d'une écriture serrée dans le petit carnet genre Moleskine avec rabat supérieur qu'il tient sur ses genoux ait une vision générale et dégagée de l'endroit puisqu'il peut observer tout ce qu'il s'y passe sauf le triple saut à cloche-pied de la petite fille qui joue à la marelle devant l'entrée de l'église au moment même où l'autobus numéro soixante-dix placé devant lui et lui cachant momentanément la vue démarre pour rejoindre son terminus à la porte de Passy comme une voix artificielle l'indique à cet instant précis ou encore la très lente progression de la vieille dame au déambulateur qui s'éloigne le long de l'église alors que ses yeux sont attirés par une religieuse tout habillée de blanc et portant une étole rouge autour du cou qui traverse la place en souriant ou encore ce pigeon posé sur la tête d'un saint en pierre.

Il est très probable que celui-là qui porte d'une main un imposant plateau rempli de bouteilles et de verres et de tasses à café sur la terrasse du Café de la Mairie et concentré sur sa tâche

de serveur ne puisse percevoir à cet instant précis de l'autre côté de la place le désarroi du chien assis que sa maîtresse admoneste avant de traverser la rue en empruntant le passage piéton qui se trouve devant eux ni même cet homme qui compte les voitures blanches ou noires ou grises qui passent devant lui jusqu'à apercevoir un véhicule de couleur et de se rendre compte qu'en cet endroit et en ce moment précis il n'y a pas beaucoup de voitures rouges ou vertes ou de n'importe quelle couleur ou encore ce moine pourtant assis à quelques mètres de lui et qui contemple benoîtement la place avec les mains posées sur ses jambes comme s'il priait ou enfin cette touriste qui observe la tête en l'air les détails des deux tours de l'église et de sa façade sculptée.

Il est très probable que celle-ci qui traverse la place en courant à petites foulées vêtue d'un legging noir en acrylique et d'un haut rose fluo en tenant une baguette de pain à la main n'ait aucune idée de l'intense réflexion qui anime l'organiste qui quitte précipitamment l'église Saint-Sulpice pour attraper son bus à savoir s'il aura un jour l'occasion de jouer la Symphonie Gothique de Widor sur le grand orgue auquel il tourne le dos dans sa précipitation ou cette femme qui parle fort et brasse de l'air devant un parterre de spectateurs hilares sur le parvis de l'église sans savoir que dans quelques secondes son histoire fera un flop parce qu'elle n'a pas de chute ou encore cette étrange silhouette la tête enfouie sous une capuche ou enfin ce jeune homme assis sur un plot en béton qui cherche à se rappeler ce que sa mère lui a demandé de ramener après la messe sans se douter en cet instant précis qu'une mendiante déploie un carton devant la porte de l'église.

Considérant l'ensemble de ces probabilités il semble fortement improbable qu'à cet instant précis ces individus soient en mesure de prendre conscience de tout ce qu'il se passe sur la place Saint-Sulpice ce dimanche sept septembre à midi et cinquante minutes à moins que s'inscrivant dans une fraction d'un temps fantastique tous ces personnages soient tout au contraire connectés les uns aux autres sans que vous lecteurs et moi-même rapporteur de cette scène ne savions ce qui va se passer dans l'instant suivant mais cette possibilité demeure néanmoins fortement improbable.

TEMOIN 1

Ici, un coin pour attendre.

Les lumières des quelques rares phares de voitures, traversent les persiennes de la chambre. Les contours de stries se fauillent par les lattes des volets, caressent les murs de la tapisserie fleurie, se fondent en bout de course dans le cadran sombre de la télévision.

Dans ce rayonnement tamisé, au rez-de-chaussée de notre maison de Cheraga, le petit singe en peluche est accroché côte à côte avec la montre, laquelle poursuit son tic-tac.

On entend l'appel du muezzin.

Il est encore tôt. Les voitures circulent plus que de coutume sur le carrefour.

TEMOIN 2

Cette chambre, un terrain connu. L'odeur du propre ; le téléphone portable et la télécommande posés sur la table de nuit ; la serviette éponge fleurie recouvrant avec soin la taie d'oreiller ; les draps en flanelle, parsemés de petites boules cotonneuses rêches de leurs lavages répétés, tirés à quatre épingles de part et d'autre du lit médicalisé ; l'embout du gros tuyau bleu en plastique posé sur les compresses, reliant la canule transparente à la bouteille ; au sol, les voyants rouges du respirateur indiquant que tout fonctionne.

Rituels de la journée dans la maison : le hadj, qui chaque matin, ouvre la lourde porte d'entrée de la villa, puis sort replier les deux battants en bois de la fenêtre de la chambre, les loge l'un après l'autre dans des niches fixées à la façade ; la balustrade en boiserie ajourée – dernière trace de l'architecture ottomane ; la mère, qui pose sa bassine dans la cour au pied du citronnier, étend sur le fil sa dernière lessive à côté du tuyau en plastique de l'appareil à ventilation désinfecté le matin même, ses

ablutions à la fontaine puis le frottement trainant de ses babouches jusqu'à la pièce dédiée à la prière.

Les sauts du petit neveu, de savants dandinements pour garder l'équilibre sur le lit, un champ de bataille, les regard en biais sur des orteils étrangement empilés, les draps au plus vite réajustés.

La petite chaise à droite du lit. Se pencher et embrasser son front lisse. A cette heure-ci, une série américaine à l'eau de rose à l'écran.

Prêts : tout l'attirail de ciseaux et d'accessoires de rasage.

Un haut-parleur, diffuse l'heure du feu d'artifice de ce soir.

TEMOIN 3

Bouffées d'air métronomiques tirées de son respirateur. Elles s'affolent d'un coup. Maigre butin de frémissements qui l'arrache quelques instant à cette voix boursouflée de douleurs qui le hante, celle qui parle en lui, sans lui, et sans pitié le noie. Son corps tout plissé des mémoires de l'histoire moribonde de son pays, son corps, un lieu qu'il n'a pas choisi.

Il acquiesce aux effleurements de mes mains sur sa peau. Lentement, avec un blaireau en poils synthétiques, je recouvre d'une onctueuse mousse blanche ses joues pleines, sa moustache et son double menton. Puis je passe et repasse savamment la lame à manche en bois que son père n'omet jamais d'aiguiser – allant parfois dans le sens du poil, parfois dans le sens contraire. Il ferme les yeux, n'entend plus rien que le délicat crissement râpeux de cette lame qui parcourt son visage et, à chacun des rinçages, le clapotis de l'eau tiède quand l'outil s'ébroue dans le bol. Il voudrait pouvoir choisir les valeurs du temps, celui autorisé à durer à l'infini et celui à qui on interdirait de sévir même une seconde de plus. Je sèche son visage, sa peau le tire. Je l'enduis d'une huile au parfum vétiver, celui qu'il préfère.

TEMOIN 4

Elle connaît les petits gestes qui me font du bien.

Les yeux fixés au plafond, je me délecte, et guette le tumulte matinal.

Des anonymes invisibles passent sur mon trottoir. Certains traînent savates, d'autres marchent au pas de course. Quelques capuches de burnous spécialement choisies colorées pour ce jour, passent à ma hauteur. Entre deux feux verts des passantes s'arrêtent. Ces brèves de trottoir arrivent jusqu'à mon lit.

Vous revenez du marché demande une voix perchée, à une autre sous l'emprise bruyante d'un jeune enfant impatient qu'elle tient sans doute dans les bras.

Oui et j'ai dû me battre avec le vendeur ! Mais pourquoi, vous la coupez la poitrine d'agneau, je ne vous l'ai pas demandé...

Une voiture freine bruyamment. La voix perchée pousse un petit cri. A-t-elle risqué de se faire écraser ?

TEMOIN 5

Un portable sonne. Comme une mêlée de rugby familial autour d'un ballon ovale. Nous entendons un souffle haletant, des saccades de rires. Il parle fort. Il fait chaud dans la chambre et là-bas : des escaliers entre les douirettes, les pans de murs qui ne tiennent qu'appuyés les uns contre les autres, les échafaudages et travaux d'étalement qui coiffent et retiennent les façades éventrées des maisons ; couches superposées de peintures ocres ou bleutées, pelures de tapisseries délavées agrippées aux parois chancelantes ; inextricables enfilades de traverses en métal, entre fils à linge et draps mouillés dans des encadrements de fenêtres vides, flirtent avec fils électriques et téléphoniques.

Nous parviennent des clameurs. Il nous raconte. Se dirigeant vers un point d'eau, en trotinant d'un pas sautillant et vif, un petit monsieur en costume cravate et chapeau traditionnel porte une immense cage à oiseaux d'une main, et en bandoulière sur l'épaule, une mandoline. Il se met à entonner un chant : « Maknine, maknine... ».

TEMOIN 6

Dans cette chambre inconnue, les réminiscences du cauchemar de cette nuit réapparaissent à ma mémoire. Une silhouette

s'éloigne dans l'immensité aveuglante d'un désert poussiéreux, tel Moïse fuyant l'Égypte par la mer rouge asséchée. La silhouette manque de tomber à chaque pas, porte sur chacune de ses frêles épaules, deux corps sans vie.

Dans un effort incommensurable, je tente de sortir ma trousse d'infirmière, puis mon appareil photo... En vain.

À force de marcher sans savoir, et avoir longé un grand bâtiment, dont j'ai cru comprendre que c'était un hôpital – j'ai même aperçu un cercueil semblant abandonné, dans l'attente d'un après – me voilà sur un quai, au bord de la lagune, à regarder loin devant moi. D'abord ces pieux plantés dans la mer, on m'a dit qu'il s'appelait des bricole. Là, sur un d'entre eux une mouette qui attend, comme moi, que quelque chose arrive qui la pousse à aller plus loin, ailleurs, ou à faire demi-tour. Une barrière d'eau devant. Cela semble une île là-bas, cernée d'un grand mur rose et blanc et beaucoup d'arbres qui dépassent du mur. Difficile de dire quelle essence d'arbres, peut-être des ifs ou des cyprès. Eau, ciel, île, paradis peut-être. Cela semble paisible et ça change du brouhaha que l'on ressent ici dans les ruelles. Tout est très net et l'île semble assez proche. L'île rouge lui irait bien comme nom.

Je sens bien que je participe à l'effritement de Venise en grattant ce pan de mur derrière moi, mais j'ai besoin de toucher la peau de quelque chose, et sentir que je suis vivante. Face à moi l'île San Michele, l'île des morts, le cimetière de la ville. Debout, à distance d'un jet de vaporetto, je contemple l'île des allongés où je suis déjà allée. Mes yeux suivent le bateau qui se dirige vers elle, puis je baisse les paupières et je me souviens de l'errance sinueuse entre les tombes, entre vie et mort et le suaire de silence qui recouvre le tout. Lire des noms, sans chercher personne même si un nom pourrait y être inscrit, mais dont je ne saurais rien. Ezra Pound, Stravinsky, Diaghilev bien sûr et tous les anonymes qui vivent là. Ouvrir les yeux, le vaporetto s'arrête un instant : une vieille femme en descend, enfin c'est ce que j'imagine, car je suis un peu loin, mais il y a toujours une vieille femme quelque part pour apporter des fleurs dans un cimetière, puis le bateau repart vers des îles plus joyeuses, plus touristiques. Je reste de l'autre côté.

Bon il me faut changer d'objectif sur l'appareil photo car sinon cela ne rendra rien. La lumière est bonne, personne pour me gêner, ils sont tous restés sur la place de San Zanipolo. Prendre le temps de regarder avant tout. Mais comment capter les

ombres qui ne se disent pas ? Je suis venu à Venise pour forcer la photo à montrer plus que ce qui se voit. Peut-être suis-je obsédé par la trace ? Pour l'instant se concentrer sur la mouette, perchée sur le pieu, qui semble penser. Au loin une densité de vert et de rouge ou rose. Je n'arrive pas à rester stable et l'objectif est lourd. Tant pis, j'appuie. Oh et puis je vais me poser sur un plot au bord de l'eau et juste regarder : l'eau, les pieux fichés dedans, les bateaux qui passent, pas de gondoles ni de gros paquebots mais des bateaux à moteur, et une ou deux barques de pêcheurs. Pas de corbillard flottant qui rejoindrait l'île des morts. Plus envie de rien, juste regarder en silence.

Je ne sais pas pourquoi j'ai suivi cette femme, mais elle marche le long de l'hôpital en direction de la lagune, et je n'ai rien d'autre à faire, alors pourquoi pas ! Elle va vers l'arrêt du vaporetto. Allons-y ! C'est la ligne qui va vers les îles de Murano et Burano. Embarquons ! Toujours étrange cette impression lorsqu'on patiente sur le ponton, que tout tangué et avoir la sensation que c'est l'île tout près, San Michele je crois, que c'est elle qui bouge : les arbres, le mur. Il ne faut pas trop que je regarde ainsi car le vertige va m'envahir. Je ne sais pas pourquoi mais je monte dans le vaporetto et on verra bien. On sinue entre les bricole, Moi qui avais toujours hésité à entrer dans ce champ des morts, voilà que je me retrouve à descendre à l'arrêt où cette jeune femme descend et le temps que je me demande ce que je fais là, elle a déjà disparu. Me voilà dans ce camposanto, à entendre mon pas crisser sur le gravier, les yeux aux aguets parmi les allées et la pierre blanche qui règne ici. Je suis loin du bruit. Je me sens bien. Entre ciel et mer. J'erre dans ce royaume des ombres. Rien ne presse. Les noms écrits sur les tombes comme une litanie. Mon pas se ralentit encore. Même le silence semble lent. Je déchiffre les caractères sur les tombes. Comme si je lisais un livre. Je lis le temps qui est passé. Je suis à fleur de peau.

La dame à la fenêtre

Quand elle regarde par la fenêtre, elle s'intéresse à ce qui se passe dans la rue, elle observe les entrées et les sorties, elle voit qui rencontre qui, elle regarde vers le bas. C'est haut, deux étages, les gens en bas sont devenus tout petits. Mais parfois elle lève les yeux, pas jusqu'au ciel, c'est trop haut, ou trop vide, elle ne s'intéresse pas au temps ni aux nuages, mais quand elle regarde tout droit jusqu'au bout de la rue, elle ne peut pas manquer le gros bloc gris en béton, une tour haute comme huit étages, posée juste en fin de rue dans le parc, un bloc immense, lourd, tout droit, ceint d'une terrasse épaisse au trois quart de sa hauteur et surmonté d'un gros chapeau en béton. Souvent, elle ne le voit plus, c'est comme si elle regardait à travers, pourtant elle habite dans la rue depuis longtemps, elle s'y est réfugiée pendant la guerre, dans cette tour qui servait de défense ou d'observatoire et rassemblait la population des environs dès que la sirène se mettait à mugir. Elle n'aime pas y penser, mais c'est ancré en elle, la sirène, la course dans la rue, la ruée vers le portail, les gens qui se pressaient, se serraient dans l'obscurité, les enfants qui pleuraient...alors elle se dit que ce n'est pas la peine de le regarder et qu'on aurait mieux fait de le détruire, ce bunker de souvenir de malheur...

L'étudiante

Quand elle va à pied à la Fac, elle peut prendre un raccourci qui la fait passer par une ruelle au bout de sa rue, par un sentier piétons et une piste cycliste qui longent cette grande tour grise au milieu des immeubles blancs et soignés. Cette bâtisse en béton, elle la connaît depuis qu'elle habite ici, ce n'est pas beau, c'est lourd, c'est brut et elle ne sait pas à quoi ça sert. Quand elle passe près du lourd portail qui est toujours fermé, elle voit des panneaux, des affiches, des horaires et des explications, il semble que l'on puisse entrer certains dimanches matin pour visiter des expositions, il semble que ce soit un grand entrepôt pour des musées de renom. Quand elle veut regarder la tour

dans son ensemble, elle doit lever la tête, étirer le cou, se pencher en arrière et garder l'équilibre, en fait elle ne voit qu'un mur de béton gris anthracite, brut, sillonné, troué, d'une hauteur immense. Elle préfère regarder de l'autre côté du sentier, les arbres du parc sont en fleurs...

La maman à poussette

Le parc est agréable, il y a des jeux pour les enfants, les grands peuvent jouer au ballon, les petits ont leur bac à sable. Elle aime bien venir ici, c'est calme et son garçon se plait, il retrouve ses petits copains et elle passe un moment tranquille. Il y a juste ce gros bâtiment triste et laid à côté, planté comme ça au milieu du parc, c'est désolant. Il paraît que ça remonte à la guerre et que ça aurait sauvé pas mal de gens. Elle ne s'est jamais intéressée à l'histoire, mais quand un engin aussi étrange a poussé en plein milieu de la ville, ça intrigue...

Le jeune sportif

Il vient de lancer le ballon contre ce mur gris et solide dans le parc. Le ballon rebondit, le mur le renvoie, c'est pratique, on peut jouer tout seul. Finalement, il s'approche, scrute le mur, son regard vers le haut englobe tout ce bloc massif, puis les saillies puissantes qui entourent le bâtiment étrange en plein milieu du quartier tranquille, il dirait même bourgeois, il se demande ce qu'on pourrait faire de ce bloc qui ne semble plus servir à personne. On pourrait déjà y mettre un mur d'escalade, au moins il servirait, il ferait plaisir et ça donnerait un sens. Plus loin à l'ouest, dans un autre arrondissement, ils ont aménagé un mur fantastique sur un autre bunker, qui va haut, ça grimpe, ça s'entraîne, c'est sérieux et ça rigole aussi. C'est un lieu pour les jeunes. Dans un autre bunker, ils ont même implanté un aquarium géant, un musée de la mer ! Ça, c'est positif, ça lui plaît, ça plaît d'ailleurs à tout le monde, il y a toujours la queue à l'entrée...Ce n'est pas comme cette tour à côté de chez lui, qui ne sert à rien !

Le pilote

Dans le petit avion qui survole le parc à basse altitude, le pilote jette un regard rapide, vu d'en haut tout est petit, même la tour

rapetisse qui devient un carré épais au milieu des arbres, et lui, en pilotant, il peut voir le dessus, il voit le chapeau et ce qui le frappe, ce sont quatre ronds comme des roues, ou comme de gros boutons, ou comme des cuves rondes avec des orifices noirs, et là, il pense aux canons qui s'y cachaient et qui devaient canarder les avions ennemis, et là, il éclate de rire, c'est vraiment bien que cette tour n'ait plus de raison d'être...

Un réduit au fond du couloir, entre les deux chambres, et sa porte vitrée. C'est une vitre en verre cathédrale, fêlée depuis toujours. La fêlure dessine une forme d'œil. Parfois je me demande si l'œil nous épie ou s'il nous protège. La vitre était là avant nous, avant même qu'on ne s'installe à Corbera, avant la guerre. L'œil aussi. C'est un œil qui en a trop vu. J'évite de le regarder trop longtemps, j'ai l'impression que la fissure pourrait s'agrandir sous l'effet du regard. Les enfants en ont peur, je le sais, et je ne suis pas mécontente, cette menace est comme une alliée, si l'une ou l'autre me désobéit je brandis la menace de lui faire passer quelques instants dans le réduit avec l'œil, ça les calme direct. Et puis, je crois qu'il y a dans cette fêlure quelque chose de plus fort que la peur — une sorte d'avertissement. Je n'ose pas la faire changer, retirer cette vitre blessée, ce serait peut-être effacer la mémoire du lieu.

La fêlure dessine selon la lumière, comme un œil, un œil malveillant, un œil qui nous observe quand vous passez dans le couloir. Enfant j'en avais peur. Ce qui m'effrayait le plus, c'est qu'on ne voyait jamais vraiment ce qu'il y avait derrière, à cause du verre granuleux qui brouillait les formes. Quand je devais traverser le couloir, souvent je détournais le regard, j'accélérais, j'entendais ma respiration qui s'emballait. Parfois on se reflétait dedans, on ne se voyait pas bien, juste une ombre traversée par la fêlure, et toujours cet œil, comme si quelqu'un de l'autre côté, un mort peut-être, nous regardait vivre. Alors je mettais la main devant les yeux, je ne pouvais pas soutenir son regard.. Un jour, j'ai fait une bêtise, je ne me souviens même plus laquelle, et ma mère m'a enfermée dans le réduit, avec la vitre et son œil malveillant. J'ai hurlé, j'ai supplié, j'ai pleuré jusqu'à ne plus avoir de voix. La lumière du couloir passait à travers la fente et dessinait une ligne jaune sur le mur, j'avais l'impression qu'elle allait me couper en deux. Quand je fermais les yeux, la ligne restait imprimée, comme une brûlure sous les paupières.

Ça me fait sourire, cette histoire d'œil, de vitre hantée. Juste un morceau de verre fendu, voilà tout. Mais à force d'en entendre

parler, de voir ma sœur détourner la tête, moi aussi j'ai fini par y croire. La nuit, quand tout le monde dort, je viens dans le couloir que j'ai pris la précaution d'éclairer. Je me pose devant la vitre du réduit, le verre prend une teinte d'ambre, et tout ce qu'il y a derrière semble se déplacer lentement. Dans le reflet trouble je vois mon visage se dédoubler, une partie dans la lumière, l'autre dans l'ombre. Peut-être qu'elle a raison, ma sœur, la vitre sait quelque chose. Un secret caché dans le flou des manteaux suspendus, entre les plis du linge, dans les boîtes fermées.

La fêlure s'est élargie, la vitre menace de tomber, mais personne n'y touche. C'est devenu une habitude, un repère dans le couloir, on passe devant comme on traverse une image d'enfance familière dont le sens nous échappe. Si on colle l'œil contre le verre, on peut deviner le fond du réduit, le linge, les boîtes, des ustensiles de ménage. Tout paraît immobile, et pourtant, il y a comme une vibration derrière. Parfois, on entend des craquements très légers, ou bien le bruit du vent dans les conduits. Je pense aux punitions, à la peur. La vitre est comme un écran où les images se superposent, celles de l'enfance, des départs, celle de ma grand-mère, sa poitrine trop serrée dans une robe chasuble, la poussière dans la lumière.

Je suis revenue. Le réduit n'existe plus, il y a à la place un placard blanc à porte coulissante, sans vitre. Je pose ma main sur le bois et je peux presque sentir la fissure, le contour fragile de l'œil. En fermant les yeux, je peux voir encore la lumière s'y briser. Je me demande si la mémoire a vraiment besoin de nous pour continuer. Si les maisons gardent la trace de celles et ceux qui y ont vécu, sans qu'on ait à y revenir. Si les murs, les portes, les fenêtres se souviennent. S'il existe une mémoire qui ne dépend pas de nos gestes, de nos voix. Peut-être que dans chaque maison, il y a un point où la mémoire s'accroche, un nœud de lumière qui relie tous ceux qui y ont vécu, un œil dans le couloir.

Et quelqu'un qui l'aurait décrite à la mesure de son inquiétude, aurait pu voir au bout de son bras dressé, là où brille le flambeau, une épée.

C'est une masse, un grand corps dressé en contre-jour. Au milieu de la foule qui se presse, elle en devine à peine le contour. Elle est venue avec l'espoir d'une vie meilleure et celui de restaurer ses yeux. À cet instant, peu lui importe à quoi ressemble la statue. On la dit drapée de voiles à la romaine. On dit qu'à l'origine elle brillait comme le couchant, à présent elle est verte. On la dit froide comme la pierre et rassurante comme une mère. Peu lui importe qu'elle brandisse une flamme ou qu'elle porte un diadème hérissé de flèches, qu'à ses pieds reposent des chaînes brisées. Cette statue n'est qu'une balise posée sur l'eau. Et, elle, bientôt, elle sera de l'autre côté.

Il dit qu'elle est si grande qu'elle pourrait les tenir tous dans une seule de ses mains, lui, ses sœurs et d'autres encore.

Moi je pense qu'elle nous attend avec sa lumière comme une mère attend ses enfants sur le seuil de la maison détruite. Comme une mère elle a tout envisagé, le meilleur et le pire ; elle sait que la nuit peut, comme la foudre, tomber d'un coup, c'est pourquoi sous ce ciel férocement bleu elle nous tend sa lumière.

C'est ça la liberté, une femme de pierre avec une couronne pleines de flèches, qui tient à bout de bras une flamme d'or sans feu ?

Dès qu'il l'aperçoit il se cache derrière sa main. Il la regarde entre ses doigts, il remonte le long de son grand corps. Est-ce qu'elle veut mettre le feu au ciel ? Il faut qu'on souffle son flambeau sans quoi le ciel s'embrasera et tous ils mourront. Il court au bout du quai, il hurle en agitant les bras. Alors la main qui tient la craie s'abat sur son épaule.

Lui aussi avait travaillé « à Chazelles » : il avait douze ans, portait des seaux. Lui aussi avait caressé en secret sa sandale, avant de faire un vœu. À la guerre il n'est pas tombé : pas une égratignure,

même pas – il pense qu’il le lui doit : Et maintenant me voilà sur ce rivage, à ses pieds.

Bien sûr qu’elle ne marche pas sur l’eau, ce n’est qu’une illusion à laquelle nous aimons croire : ce n’est pas elle qui avance mais le petit vapeur qui nous emporte vers la porte d’or.

En martelant le cuivre a-t-il pensé qu’un jour je traverserais l’océan et que je me trouverais face à elle. Il était mort d’avoir respiré les poussières de cuivre. Il racontait, qu’il avait tenu sa tête entre ses mains – manière de dire-, une tête de cinq mètres de haut : voyez ! Ce nez bien droit, ces lèvres dures et ces yeux sans regard : je mentirais si je disais que de ce quai, je les vois distinctement. Des années qu’il était mort. Il n’a pas pu me dire : si un jour tu rejoins ce rivage, fais-moi signe, j’y suis un peu dans cette figure qui te regarde.

Qu’est-il écrit près de son cœur ? Des chiffres je crois, une date mais pas celle du jour de notre mort.

Et ce petit nuage au-dessus du flambeau : comme un caillou en apesanteur, comme un peu de fumée changée en pierre : Moi, je te le dis, bientôt, il retombera sur nous.

Il paraît qu’à l’intérieur de son corps on trouve un escalier de plus de trois cent marches : de tout là-haut, du bord de sa couronne, on voit le monde, l’ancien et le nouveau ; on raconte que quelqu’un a sauté, et s’est écrasé à ses pieds, on dit aussi qu’en s’écrasant, il a brisé ses chaînes. Dis-moi, si c’est à ce prix qu’on la conquiert, la liberté : en s’écrasant.

Give me your tired, your poor,

Your huddled masses yearning to breathe free,

The wretched refuse of your teeming shore.

Send these, the homeless, the tempest-tossed to me,

I lift my lamp beside the golden door!

Elle aussi a fait un long voyage. Elle aussi est arrivée en morceaux ; sur elle ça ne se voit pas, elle est toute réunie à présent.

Elle a l'air de quelqu'un et de personne ; elle a l'air d'une femme plutôt que d'un homme, ça c'est sûr. Si quelqu'un a posé pour lui prêter ses traits, comme moi je prête mon corps à qui veut : dis ?

Moi je crois que c'est un visage composé d'autres visages – il faut bien que ses traits soient nés quelque part –, de plusieurs visages fondus en un pour atteindre un idéal. On dit que le sculpteur s'est servi du visage de sa mère, qu'il s'est servi du visage de sa femme, on dit qu'il a pris pour modèle une antiquité Romaine – on dit tant de choses : moi je crois que son visage est une idée changée en pierre.

Dis-moi d'abord ce que tu vois. Je vois un grand corps drapé, une femme coiffée de flèches, comme une figure de proue détachée de sa proue, ou, plutôt, comme un phare. Et derrière elle l'ombre d'une ville pleine de tours comme je n'en ai jamais vues.

La nuit disait son père, les statues se baladent : cette nuit, je sais qu'elle viendra me chercher pour me soustraire à la prison où l'on m'a jetée parce que mes poumons crachent du sang et pas de l'or ; elle marchera jusqu'à moi et me cachera sous sa robe comme l'aurait fait ma mère : tout ça n'est ni plus vrai, ni plus faux, que son nom.

Témoin 1

Le fleuve n'est pas encore dans son lit. Les gens parlent de crues sans savoir, mais là, il n'est même pas encore dans son lit. Il est encore au moins à cinquante mètres du chemin de halage. Les arbustes de l'été n'ont même pas les pieds qui trempent encore. La centennale, ça fait bien cent cinquante-neuf ans qu'il n'y en a pas eu. Juste le temps de se faire oublier. La levée a bien été érasée il y a déjà 6 ans, les grandes villes alentour en parlent, mais la majorité de ceux qui regardent n'a aucune idée de ce qui pourrait vraiment se passer. Ils n'ont d'ailleurs pas plus d'idée des raisons de l'élévation première, beaucoup se contentent d'effacer mentalement de l'image les camions qui circulent dessus en toute inconscience. De la Grande levée jusqu'à aujourd'hui, les mots sont des lits douillés dans lesquels les consciences s'endorment bien vite.

Témoin 2

J'ai pris des photos hier, mais j'aurais pris un film que ça aurait été à peine plus clair. Ce débit m'attirait hier, me fait peur aujourd'hui, et demain ? heureusement que de mon bureau, la fenêtre encadre l'image aujourd'hui. Comme je le dis aux clients : « je ne suis pas d'ici, donc aucun chauvinisme quand je dis qu'ici, c'est la vue la plus en perspective du fleuve. » Oui, ici, on voit bien qu'on n'y voit pas tout. Qu'il continue loin de chaque côté. Qu'il est insaisissable. Il paraît que c'est dans la définition d'un fleuve d'ailleurs, ce caractère insaisissable. Je ne sais plus où je l'ai lu ni quand, mais je suis sûre de l'avoir lu quelque part. Alors la fenêtre me rassure un peu, je sais bien que c'est illusoire, que ce n'est qu'une construction qui voile le caractère insaisissable de l'eau, mais je m'y accroche aujourd'hui. Demain ?

Témoin 3

Ces humains sont d'un fatigant, et encore je n'utilise là que leurs mots, rien que le jour où un seul d'entre eux comprendra

qu'un mot est déjà une mauvaise traduction, ça me fera des vacances tiens. Et je ne parle pas des mythes qu'ils iront encore inventer pour préserver l'illusion de leur supériorité. Tout ça parce qu'ils ont peur de mourir. Allez, encore un qui croit que je ne sais pas ce qu'il va m'arriver, ici et maintenant. Il s'approche avec une larme dans l'œil, il n'a même pas un regard pour l'autre côté. S'il pouvait juste fermer les yeux, il verrait le souffle de l'eau dans chaque élément.

Voir. Regarder. Regarder voir. Aller y voir. Porter un regard. Que vois-je quand je te vous le la regarde ? Qui regarde quand je te vous le la vois ? Questions philosophiques ou organiques. Ou les deux. Un corps en assise sur le sable ou des galets, face à la mer. Une posture allongée modifierait le champ de vision. Un corps qui touche qui sent qui entend qui goûte. Un corps qui voit. Un corps qui regarde. Avec tous ses moi qui cohabitent, gesticulent, s'invectivent. Il y a mille moi en moi. Pas quand je vois. Quand je regarde ce que je vois. Allons voir un coucher un soleil. Un banal coucher de soleil, tellement banal qu'on se surprend à courir le monde pour le voir ici et là, et puis là-bas et plus loin encore. On est au bord de la mer, le soleil est au rendez-vous et on sait qu'il va lentement disparaître. Pendant ce temps, un grand manège se met à tourner.

Moi je vois au premier plan des vagues une vaste étendue d'eau plus ou moins plate plus ou moins bleue verte grise qui s'arrête net sur un trait noir horizontal Au-dessus de cette ligne plus ou moins dentelée une masse ou un volume indéfinissable qui part de cette démarcation s'étend au-dessus de ma tête et se prolonge derrière loin derrière Face à mes yeux sur cet écran légèrement bombé blanc bleu virant à l'orange rougeoyant un disque lumineux plutôt jaune aux contours presque parfaits/ Moi je vois un coucher de soleil C'est comme cela qu'on appelle ce phénomène On ne va pas chercher midi à quatorze heures D'ailleurs il fera nuit dans peu de temps/ Moi c'est idiot de nommer ce que mes yeux voient un coucher Se coucher c'est s'allonger Heureusement que les poètes ont été plus inventifs Une fausseté pareille peut entraîner des erreurs fatales sur des siècles des millénaires/ Moi la boule jaune rouge descend vers le trait noir qui lui vu d'ici ne bouge pas d'un millimètre Ce doit être inquiétant pour un petit enfant ce spectacle d'une lumière éblouissante impossible à attraper qui disparaît lentement/ Moi il suffirait de dire à cet enfant que le soleil est parti de l'autre côté de la terre et que demain quand lui petit humain se réveillera le soleil sera à nouveau là Mais c'est inventer une croyance Une de plus/ Moi Plus on cherche d'explications moins

on en trouve Il y a là devant mes yeux comme un plan fixe limité par mon champ de vision et sur ce plan défile une succession de comment exprimer cela d' énergies visibles qui bougent ou que je crois voir bouger comme les nuages qui vont et viennent et ce soleil qui va bientôt disparaître de ma vue Ma vision du moment de l'instant Unique moment Unique instant/ Moi j'aimerais tant le regarder en face ce soleil énigmatique au point d'en entre aveuglé Une lumière qui fait perdre la vue/ Moi je ne sais pas pourquoi je suis là J'avais tant à faire à la maison Je commence à avoir faim Il paraît que des humains se nourrissent de la lumière du soleil Que d'elle rien d'autre/ Moi je demande à voir/ Moi je peux croire à ce que je ne vois pas/ Moi c'est beau/Moi je ne sais pas si c'est beau mais si je suis là c'est que je suis attirée/ Moi je commence à avoir froid/ Moi fais pas ta frileuse/ Moi parfois je sens que d'être ici à le regarder s'échapper de ma vue me rend triste/ Moi petite mort, grande mort/ Moi quand je rentre je pianote sur Internet au sujet de cette nourriture solaire Un peu de ciel bleu avec un beau soleil chaque jour et le tour est joué Mon plat préféré serait le soleil de 13 heures/ Moi pas sûr que ton corps résiste longtemps avec ce régime calorifique/ Moi ou comment mourir d'une overdose de soleil/ Moi j'en reviens à cet écran- là devant on dirait qu'il est toujours là et que des images ne cessent de défiler et la nuit et les yeux fermés l'écran est toujours là/ Moi on dirait vraiment qu'il entre dans l'eau coupant la ligne d'horizon du grand art

STOP !

Moi qui parle là il n'y a personne ici Qui me parle On ne voit presque plus rien Mieux vaut rentrer J'ai peur du noir.

Dans le parking en bas, la vigne a rougi qui recouvre le garage et le saule pleureur a jauni, lui. C'est bien l'automne.

Soixante fenêtres me contemplent. Combien de regards là derrière ? Curieux, inquisiteurs, assassins ? Ne pas oublier que dans ce pays, derrière chaque homme, il y a un fusil. Avec ses cartouches dans un tiroir. Parfois, comme aujourd'hui, je me sens menacé par mes vis-à-vis.

Il n'y a jamais de lumière, aux fenêtres de l'Ambassade de Thaïlande et pourtant on voit bien des silhouettes se déplacer dans l'ombre. Ils doivent faire des économies d'électricité.

Que c'est triste cet hiver qui arrive, je ne sais pas si je vais m'en faire un autre. À quoi bon ? Quel désagrément, quel désespoir, quelle douleur à venir ? C'est bien plus simple d'arrêter ici et d'éviter ainsi les mauvaises surprises. Le lilas seul, me fait hésiter, il est chargé de boutons qui vont éclater au printemps. Je ne sais pas empêcher de m'en réjouir. Il y a même encore des insectes qui tournent autour de l'olivier malgré le gris de cette matinée.

Il faudra bien dire à la femme de ménage de nettoyer la terrasse, c'est bien beau de nourrir les moineaux, mais ça salit tout, bon sang ! Je devrais faire entendre raison à Annie mais elle prendra son air de chien battu qui me donne envie de la battre. Et puis en même temps, Annie, c'est tout ce qu'elle arrive encore à faire, nourrir les oiseaux.

Il reste souvent le soir à regarder cette barre d'immeubles verts en face de lui, il pense à rien, ça lui vide la tête. Cependant, parfois lui revient en mémoire, rapide, fugitif, un souvenir. À cette époque, il était debout à sept heures, ça devait être en été parce qu'elle était dans une sorte de déshabillé matinal, une jolie blonde qui buvait son café dans un de ces immeubles verts en face. Ça le rendait heureux de la voir chaque matin au saut du lit en déshabillé. Il avait pris l'habitude de boire lui aussi son café au même moment, en sa compagnie lointaine. Et puis une fois il

a fait un petit geste, pour lui dire bonjour. Elle est vite entrée dans son appartement et n'a plus jamais reparu. Ni ce jour, ni un autre. Lui, il a cessé de se lever si tôt, il a même arrêté de boire du café d'ailleurs, c'était mauvais pour son cœur. Avec les années, il n'était plus trop allé sur sa terrasse mais maintenant que ça le reprend avec la retraite, quarante ans plus tard, il se demande parfois si cette petite vieille qui arrose ses fleurs, là-bas, au même étage, ça ne serait pas sa jolie blonde. Un jour peut-être il lui fera un petit bonjour. Pour voir.

Elle est étrange cette flèche au sommet du bâtiment de l'école, elle est bien haute et puis derrière t'as une grue en plus. Quelle sorte de travaux ils font là-bas ? Ils creusent, ils creusent. Ils appellent ça faire des fouilles, pas de fouilles archéologiques ! Non des fouilles pour fouiller, remplacer un tuyau, élargir la route, passer des fils électriques, emmerder le monde quoi ! Il faudra que j'aie vu la prochaine fois que je passe dans la rue. Les fouilles ça m'énerve mais regarder dans les trous qu'ils font, j'aime bien.

Chaque jour, il entrouvre un peu plus ces boutons. Pour la Toussaint, ses fleurs seront grosses comme mon poing, échevelées comme je les aime. Ça fait vingt ans que fidèlement, il fleurit sur mon balcon, mon chrysanthème blanc.

Ah ! C'est beau d'avoir une terrasse, c'est pas donné à tout le monde, c'est que tout le monde n'y a pas droit à la terrasse ! Moi j'y ai pas droit ! Et pourquoi la vieille en dessous elle a une terrasse, elle ? et l'autre là, en bas qui entretient gratos, pour la régie, la petite plate-bande devant la maison. Gratos, c'est pas honnête ! Tout le monde a besoin d'argent mais elle, non ! Elle dit que c'est pour le plaisir, tu parles quel plaisir il peut y avoir à ça ? Moi je sais que c'est parce qu'elle s'ennuie avec son vieux mari. J'ai beau lui jeter mes papiers de bonbons, mes mégots de cigarette dans son jardin, l'insulter, lui renverser des seaux d'eau sur la tête, du quatrième tout de même, elle continue, sans moufter, à cultiver son jardin. Sale race !

On n'entend plus les oiseaux le matin, c'est peut-être bien vrai que les moineaux sont en voie de disparition, eux aussi.

Le jour éblouissant dans les trous des nuages me brûle les yeux. Pour regarder le ciel en face, je dois les fermer un peu. Les

mouettes volent, noires sur le gris de nuages quasi immobiles.
Mais on sait bien qu'ils glissent dans le ciel malgré tout.

Dans les après-midis sèches d'été qui font fuir les humains derrière la torpeur des volets, je me faufile d'une pierre chaude à l'autre en chasse des insectes paresseux qui se croient tapis derrière les longues lianes de lierre. Le soleil est au plus haut de sa course, les rayons tombent obliques sur la sauge écarlate, la terre craquelée s'effrite sur mon passage. J'attends le frère aventureux qui accompagnera ma course folle de tige en tige jusqu'en haut du mur dans le frou frou des feuilles froissées.

Jamais à découvert, je circule de cachette en cachette comme le font les proies, les êtres de rien qui se nourrissent de débris et de restes ingrats. Je fuis ainsi que les humains le lourd soleil des jours trop vifs, la pierre trop chaude, les lieux trop secs, pour l'ombre délicieusement malodorante du local à poubelle, loin des couleurs vives, de l'agitation des reptiles et des terrains sablonneux. À l'abri dans une caverne creuse j'attends le crépuscule du soir mais prête à échapper encore aux rapaces dont la vue perce le noir.

Un œil ouvert l'autre fermé dans mon refuge de résineux, je reçois les bruits du monde dans un brouhaha diffus, un bruissement de feuilles, une onde douce le long du tronc, des odeurs de roses fanées par la canicule. Dans l'ombre rose du soir qui s'avance déjà je répète le chant funèbre de ma chasse, dans un trépignement d'impatience j'entonne le péan du mort. De ce morne paysage, je ne retiens que l'allure élancée des grands arbres, terrain des conquêtes désirées.

À pas feutrés pour ne pas effrayer les bêtes apeurées, j'avance ventre à terre les oreilles dressées le long de la bordure de pierres, un coup d'œil jeté au passage dans le massif de sauge grouillant de sphynx, prêt à grimper d'un bond en haut de l'arbre déloger l'oiseau empêtré dans un vol maladroit. Le ventre lourd du dîner déjà pris, chaque geste effectué au ralenti, j'inspecte mon territoire, je vérifie les effractions, inquiété cependant par le bruit de la petite chouette en sortie parfois anticipée, prêt à trouver refuge en bon domestique chez les humains gâteux de mon confort princier.

Les cartons sont dans le coffre. Elle accompagne sa fermeture en appuyant fermement sur le hayon. Une pression du pouce sur la clé, elle laisse sa voiture pour remonter le long du chemin. Le sol est glissant, pas encore boueux. Depuis l'entrée, elle voit un arbre, sans doute déraciné par une des dernières tempêtes, reposant sur les lourdes pierres alignées. Elle l'enjambe pour rejoindre le côté nord, sous les châtaigniers. Le petit fossé entourant l'allée est couvert de bogues, certaines datent de l'année dernière, elles sont sèches, cassantes. D'autres n'ont pas tout à fait perdu leur chlorophylle, elles viennent d'éclater sous la pression de leurs fruits murs, d'un cuir brillant. Elle n'a pas prévu de sac, d'ailleurs, elle avait oublié l'existence de ces châtaigniers. Elle se penche, en ramasse un gros échappé de sa gangue, puis un autre. Elle se concentre sur cette récolte, les bogues se défendent, leurs piqures sont douloureuses. Qu'importe, elle les ramasse avec l'énergie d'une dernière fois.

Je ne vois directement que les couchers de soleil. L'éveil du jour m'échappe. Les aurores, je les devine. Tous mes matins ne se ressemblent pas. Mes préférés ? La lumière se lève derrière moi. C'est une lente caresse dans mon dos, elle se répand sur mes côtés. Bien avant le réchauffement, lorsqu'il arrive. Si elles sont encore bien accrochées à leurs branches, les feuilles reflètent les premiers rayons. Sur la droite, la silhouette des châtaigniers se dessine en ombre chinoise devant un horizon en feu. L'incendie est bref, déjà le bleu domine. Parfois, la brume s'installe pendant la nuit et le soleil accompagne l'arrivée du jour sous forme de ballon. L'image devient sépia.

1.

Des chaussures. Ou des bottes, déjà en cette saison ? des fatiguées, aux talons éculés, au cuir (si c'est du cuir) éraillé. Des neuves, pas encore craquées, bien lisses, achetées pour la rentrée. Des baskets, des bottines. Des semelles à crampons, ou des semelles fines, des semelles fluo, rose shocking ou vert acide. De vieilles godasses, juste bonnes pour traîner le dimanche. Des grandes, genre écrase-merdes, ou de toutes petites, noires ou roses, à bride et fleurettes brodées sur le dessus. Et aussi des sandales, qui montrent des ongles au vernis plus ou moins brillant, plus ou moins vif, plus au moins écaillé. Et des chaussures de toile blanche ou beige, lacées de blanc, bien brossées, bien entretenues...

Elles arpentent l'asphalte gris sombre, plus sombre là où on a renversé un liquide, sur lequel courent les premières feuilles mortes. Certaines sont d'un rouge écarlate, rouge baiser, et vues sous un certain angle, ressemblent à des bouches. D'autres sont noirâtres, d'autres de la couleur dite « feuille morte »... elles courent avec le vent, filent entre les chaussures ou s'écrasent sous leur poids. Elles sont poursuivies par les petits papiers colorés des emballages de chewing-gums et de bonbons qu'ont laissés derrière elles les petites chaussures.

Elles arpentent la rue, avancent doucement, traînent un peu, s'arrêtent, hésitent, repartent, un pas en avant, et puis non, un pas en arrière, puis deux, s'arrêtent. Puis repartent. Elles passent depuis des heures devant mes yeux de verre, devant moi qu'on a posée sur le sol, sur un vieux drap. Mais jusqu'à présent, je n'ai vu aucune main qui se soit baissée pour me prendre.

2.

Emplacement 132. De l'autre côté de la rue, l'église. Au centre du village, comme il se doit. En briques rouges, d'un beau rouge orangé, souligné de blanc, un blanc crémeux onctueux. Est-ce que c'est de la pierre ? ou bien est-ce que ce sont des briques

faites d'une argile blanche et douce ? ou bien tout simplement de la peinture ? on dirait un gâteau de pain d'épice démesurément agrandi, avec ses vitraux en fruits confits rouges et verts, décoré de crème moussieuse.

Il y a une date, gravée dans l'encadrement blanc du portail, à gauche : 1894. L'église a donc résisté aux deux guerres mondiales, échappé aux bombardements. Parlant de guerre, devant s'élève le monument aux morts. Pas tout à fait dans l'axe de l'église, légèrement décalé vers la gauche, vers le nord, au centre d'une petite place carrée, c'est une pyramide assez sobre. Pas de poilu en uniforme bleu céruléen, menton levé, regard vide fixé vers l'horizon, là-bas, vers l'est, la ligne bleue des Vosges, brandissant son fusil. Non, juste une sorte de flamme de bronze d'un gris noirâtre et terne. A sa base, sur trois côtés, sont gravés les noms des enfants de la commune morts pour la patrie, en 1870, en 14-18 et en 39-45. D'où je suis, je ne peux pas les lire, la dorure s'est ternie avec le temps. Je me demande si quelqu'un les lit encore, de temps à autre. Un curieux dans mon genre, de passage ? les employés municipaux chargés de l'entretien du monument, qui reconnaissent là le nom de l'arrière-grand-oncle ? le maire, qui vient déposer une gerbe le 11 novembre et le 8 mai ?

Et, à côté de l'église, entouré d'un mur de pierres, le cimetière. Où peut-être sont les restes de ces morts pour la patrie. Probablement non. Ce qui reste de leurs corps a été enterré dans les cimetières militaires qui jalonnent les routes de la région, peut-être pas très loin. Tiens, le cimetière est encore au centre du patelin, ici ! Je me demande quand on a commencé à déplacer les cimetières à l'extérieur des villages. J'imagine le bazar que ça a dû être. Est-ce qu'on a aussi déplacé les corps ? genre, « Allez hop, les morts ! on déménage. Vous êtes trop à l'étroit, ici. Fini de se serrer contre le flanc de l'église à écouter les messes. Désormais, vous irez dormir dehors ! » Ou bien est-ce qu'on a juste empierré par-dessus, puis terrassé, bitumé, puis construit ? Mais pas dans ce village. Ici, on a gardé ses morts avec soi, bien au centre, face à la supérette et à la boulangerie.

Sophie est debout derrière la fenêtre qui a remplacé la porte du fenil, juste derrière l'emplacement 48, occupé par son mari et sa fille aînée. Elle a enfin réussi à convaincre Jean-Claude de se débarrasser de toutes les pouilleries qui lui restaient de sa mère. Ça fera de la place et ça va permettre d'aménager convenablement l'étable et le fenil en petits studios pour chambres d'hôtes « à la ferme ». Elle n'a gardé que ce qui pouvait convenir à la déco des chambres. Le reste, à la réderie ou à la décharge !

Leur ferme, qui n'en est plus tout à fait une, est située en haut de la petite rue qui dévale du centre du village jusqu'à la nationale. Avant, c'était un chemin aux pavés inégaux, encaissé, qui se faufilait entre les prairies, les talus, les haies de noisetiers, de sureaux, d'églantiers et d'aubépines. Le chemin des vaches, on l'appelait. Il menait jusqu'à la grosse ferme des Duboille, celle à l'angle de la grand-route, qui faisait aussi station d'essence. La pompe a fermé, la ferme aussi. Il ne reste que les bâtiments, en bien mauvais état, que les héritiers ne sont pas fichus d'entretenir. Le petit parking du poste à essence est toujours là, transformé en arrêt pour le car du ramassage scolaire. Les prairies ont été loties, le chemin goudronné. On a construit des maisons, de gros cubes de parpaings posés sur garage et sous-sol, bien abritées derrière leurs portails métalliques, leurs grillages et leurs haies de tuyas.

Emplacement 309. Sasha s'ennuie. Elle attend que ce soit enfin l'heure de remballer et de rentrer se mettre au chaud, dans sa chambre. Elle a fait un tour sur la brocante. Rien d'intéressant. Des vieilleries, des portables que plus personne ne voudrait montrer, des barbies déglinguées, des jeux de guerre pour mascus, les bouquins qu'on a dû tous se taper à lire au lycée, des lampes de chevet et de la vaisselle en faïence ébréchée dont même sa mère ne voudrait pas... mais vivement qu'on rentre ! elle tourne le dos à la rue et regarde l'immeuble qui se dresse derrière leur stand. Le portail d'entrée s'ouvre par badge. Sur le pilier, une plaque toute neuve indique « Résidence les Acacias ». « Les Acacias » est écrit en jolies lettres, en anglaise. Pourtant,

au-dessus de la porte d'entrée de l'immeuble est écrit en lettres capitales : « École de Filles ». Il n'y a aucun acacia dans la cour goudronnée, seulement les emplacements de parking numérotés. Il n'y a qu'une seule voiture. Sans doute les résidents ont-ils sorti leur véhicule en prévision de la braderie. Plus de filles jouant dans la cour. Peut-être y avait-on planté deux acacias, qui fleurissaient au printemps et répandaient dans les classes leur parfum sucré ? les filles dansaient des rondes autour de leurs troncs, ou jouaient à se courir après ? L'école de filles a été transformée en studios, l'école de garçons en médiathèque, elle est presque en face, de l'autre côté de la rue. Filles et garçons vont maintenant à l'école mixte, celle qui a été construite un peu plus loin ; c'est une grande maison ronde coiffée d'un chapeau conique, entourée de pelouses, d'arbres et de fleurs, comme celle des livres pour enfants que lui lisait sa mère quand Sasha était petite. Elle semble gaie et accueillante, cette nouvelle école, et Sasha se dit qu'elle irait bien pour son stage, celui qu'elle doit faire en cette année de seconde. Mouais, et si on pensait à autre chose qu'à l'école, m... !